

*MARQUES Gilbert*

# **LE PÈRE D'ASSEZAT**

*Conte*

En ce soir du 24 décembre 1665, le portail de l'hôtel particulier des d'Assézat est grand ouvert sur la ville. Malgré les pluies récentes qui ont grossi le courant, il monte de la Garonne une horrible puanteur qui n'empêche pas les invités d'affluer dans la vaste cour aux pavés inégaux. La foule des notables se presse pour assister à la traditionnelle fête de la Nativité sur l'invitation des héritiers de Pierre, ancien propriétaire de ce chef d'œuvre de l'architecture Renaissance, certainement la plus belle bâtisse de cette ville. Mort ruiné probablement à cause de ses supposées sympathies pour les Réformés, ses descendants ont reconstitué la fortune familiale en reprenant le commerce du pastel qui l'avait enrichi. Leur rang repris au sein de la bonne société, ils organisent de somptueuses réceptions auxquelles tout ce qui compte à Toulouse et dans la région ne peut décemment s'abstenir d'assister.

Sous les lumières de centaines de chandeliers disséminés partout à l'extérieur pour repousser la noirceur froide de la nuit, femmes et hommes rivalisent de luxe et de beauté. Les ors des vêtements et des bijoux scintillent de mille feux à la flamme tremblotante des chandelles. Sur le trottoir, à l'extérieur de l'hôtel, une longue table est dressée, croulant sous une orgie de victuailles distribuées aux miséreux par de mornes valets en livrée d'apparat. D'autres accueillent les invités en leur distribuant du vin chaud aromatisé à la cannelle avant de leur permettre d'accéder dans l'enceinte des hauts murs.

Dans la cour où fusent rires et interpellations, des femmes glapissent, faussement outrées par les regards lorgnant leur décolleté vertigineux ou

même par des mains hardies frôlant le galbe de leur sein comme par inadvertance. La fête commence dans la cohue. Dans les coursives, des musiciens vont et viennent, soufflant ou grattant leurs instruments pour aider les impatients à se réchauffer en entamant quelques pas de danse.

Soudain, la musique s'arrête. Les battants du lourd portail se referment lentement puis, sur l'injonction d'un majordome, la ruée commence pour se précipiter à l'intérieur. Déjà, les bas de robe ont perdu leur couleur d'origine pour se teinter d'un marron boueux. Les chaussures enrubannées, souillées, n'ont plus rien de superbe, leurs dentelles pendant lamentablement sur les talons. Rien toutefois ne peut altérer la bonne humeur des convives. Les mélanges de parfums entêtants, s'ils grisent un peu, n'empêchent pas de laisser transpirer une forte odeur de corps mal lavés, qu'ils soient dissimulés sous des robes de soie ou des gilets de brocard. Sous les perruques poudrées aux compositions compliquées des femmes ou aux cascades frisées des hommes, les visages congestionnés ont du mal à dissimuler des rougeurs d'excitation. Le masque de poudre blanche qui se craquèle et les mouches les maquillant tous composent un tableau à la Goya.

De petits salons en petits salons traversés à la hâte, les invités rejoignent leurs hôtes qui les attendent dans la vaste salle d'apparat. Ils sont tous là réunis, le dos tourné à la cheminée dans laquelle flambe un feu d'enfer. Ils regardent, amusés, ces gens frigorifiés, qui cherchent sur l'immense table l'indice de leur place. Désorientés de ne rien trouver contrairement à d'habitude où le ballet est parfaitement réglé, ils se tournent vers les majordomes qui les observent d'un œil morne. Retentit alors la voix de

fausset de l'aîné de la famille, un vieillard chenu et malingre connu pour son mépris mais redouté à cause de sa fortune.

*- Ce soir, mes amis, aucune préséance. C'est la fête et nous tenons à ce que vous vous mélangiez non plus selon votre rang mais selon vos affinités. Mesdames, abandonnez vos maris pour cette soirée et retrouvez vos amants. Messieurs, tout en restant des gentilshommes, invitez à vos côtés celles des dames que vos désirs secrets ont toujours convoitées. Nous ne sommes pas à Venise et nous n'avons pas besoin de masque. Osez donc ce soir ce que vous n'avez jamais osé mais... à visage découvert,*

dit-il en secouant ses mains décharnées.

Des rires sonnait faux accompagnés de quelques imprécations mollement indignées fusent, vite démentis par des regards en coin, des sourires complices et des gestes équivoques. Dans une bousculade et un brouhaha indescriptibles, chacun finit par trouver sa place. Le repas peut commencer.

Après la traditionnelle présentation des mets prévus, chacun s'attend à un festin. Que non point ! Le défilé n'avait été qu'un défilé. Dans les délicates assiettes de porcelaine sont servis des mets pour le moins... frugaux. En entrée, pas de pâté en croûte mais une vulgaire salade verte. Les porcelets habituellement accompagnés de faisans ou de paons sont remplacés par de malingres parts de poulets rôtis, à peine suffisantes à combler les trous de la dentition cariée des convives. Quant au dessert, point n'en vaut mieux parler ! Juste une orange, ce nouveau fruit venu des îles, seul véritable luxe comestible en vérité. Et la boisson ! Uniquement de l'eau claire et limpide... Point de ces

vins parfumés au miel et moins encore de ces divines liqueurs aux couleurs ambrées.

Déception ! Certains grondent, prétextant la duperie.

*- L'ancêtre se moque de nous !*

*- Serait-il soudain devenu pingre ?*

*- Quelle humiliation !*

Face à l'acrimonie grandissante qu'il laisse se calmer, le doyen des d'Assézat décide enfin de s'expliquer.

*- A quoi vous attendiez-vous donc, mes chers amis ? A quelque chose de plus consistant, certainement ? Je n'en disconviens pas mais ne sommes-nous pas en période de...*

*- De disette, certes,*

intervient une matrone dont le triple menton descend jusqu'à l'ample poitrine, *mais, mon cher, la disette est faite pour être supportée par le peuple, pas par nous ! Croyez-vous que notre bon roi Louis et ses courtisans se privent de la sorte ?*

*- Certainement pas, Baronne, mais nous ne sommes ni le roi Louis ni à la cour et même si nous y étions, nous le devrions tout pareillement. N'oublions pas Notre Seigneur Jésus, né sur la paille d'une étable avec la mort à ses trousses.*

*Je n'ai pas voulu, nous n'avons pas voulu vous mettre à la diète ni vous faire subir un jeûne mais à nous, les privilégiés, j'ai voulu faire ressentir ce que peut être la faim. Nous mangeons d'ordinaire à satiété et nous ne manquons de rien, grâce à Dieu. Aussi avons-nous pensé, ma famille et moi, rendre ainsi hommage à Dieu mais aussi à notre ancêtre Pierre mort dans le dénuement.*

*Ainsi partageons-nous autour de cette table ce qui n'est même pas le quotidien du peuple qui nous entoure. Lui est pauvre, nous riches. Nous avons donc estimé qu'une fois l'an au moins, il est juste de partager.*

La baronne, dont l'estomac gargouillait de vide, s'exclame:

*- Voilà qui est bel et bon, mais que sont devenus les plats que nous avons vus passer devant notre nez sans même y pouvoir goûter ?*

*- Ces mets savamment concoctés dans nos cuisines ont été offerts à ceux de la rue,*

repréend le vieillard,

*ceux que vous dédaignez et qui participent pourtant à notre richesse en travaillant dans nos maisons, nos fabriques. Sans eux, nous n'aurions pas tout ce que nous avons. Les paysans font venir cette nourriture dont nous nous gavons. Les bûcherons coupent le bois dont nous nous chauffons et les maçons bâtissent ces maisons qui nous abritent. Songez à eux un instant, à leur vie.*

Mais la baronne, décidément forte en gueule, ne l'entend pas de cette oreille.

*- Tout cela sans doute est-il vrai, mon ami, et ce sentiment charitable vous honore, mais croyez-vous que la plèbe va apprécier votre geste ? Si Dieu nous a faits riches, c'est aussi respecter sa volonté que d'agir comme nous le faisons, ne croyez-vous pas ?*

*- Mais si, Baronne, mais si et nous le faisons tout au long de l'année. Toutefois, je n'ai pas l'impression d'offenser Dieu en me comportant différemment des règles de notre condition. J'ai même l'impression d'obéir à certains de ses commandements. Quant à savoir si les mécréants, dehors, apprécient ce dont nous nous privons ce soir n'est pas important. Ce qui le*

*demeure en revanche réside en ce qu'au moins une fois l'an, ils aient la pause pleine puisque nous l'avons, nous, tout le long de l'année.*

Au sein de l'assemblée, les murmures de désapprobation ou d'acquiescement vont bon train. D'accords, pas d'accords avec le maître de maison, chacun s'affronte verbalement. Quelques-uns sont prêts à en venir aux mains. Les nobles de vieilles lignées qui ignorent ce que travailler veut dire, s'en prennent à ceux qu'ils traitent de parvenus, ces gens de modeste extraction qui ont construit leur fortune à la force du poignet et à la sueur de leur front. Pris à parti, ces derniers se défendent, affirmant qu'il vaut mieux être riche et sans particule plutôt que posséder un titre et désargenté au point de courir après les invitations pour se nourrir.

Le vieux d'Assézat écoute, observe et s'amuse profondément de sa dernière facétie. Il n'est pas plus respectueux de la religion que quiconque. Ni meilleur ni pire, il sait cependant combien lui ont coûté les efforts pour regagner son rang. Il sait aussi que sans le bas peuple qui s'éreinte dans ses comptoirs, il n'y serait jamais parvenu.

L'idée a donc germé dans son esprit retors de faire de la Nativité une fête de... privations. Il n'est pas dupe au point d'ignorer que les dîners qu'il organise sont davantage courus pour l'abondance et la qualité de sa table que pour ses idées qu'il ne dissimule pas. Beaucoup, tout en lui faisant bonne figure, ne se privent pas de le traiter de révolutionnaire, d'athée ou même de protestant, faisant références à son aïeul. Il s'en moque. Il a besoin de ces gens comme eux de lui, mais parvenu à l'orée de sa vie, l'envie lui prend de leur délivrer quelques leçons et notamment, celle de l'humilité.

Ainsi a-t-il pensé qu'il serait bon, une fois l'an au moins, de ne pas continuer à engraisser ces cochons.

Constater le dépit de la plupart de ses convives ou bien encore voir leur regard défait le ravit. Les entendre se chamailler le reconforte. Il est sûr d'avoir raison.

Sans doute est-il le plus riche d'entre tous et cette saine colère le rassure. Même si la majorité le désavoue, nul n'osera le lui dire, même en privé, et tous continueront à envahir son hôtel, quoiqu'il doive leur en coûter. Il peut s'offrir le privilège de se moquer d'eux sans risque de trahison. Il y a beau temps qu'il les a tous achetés, de manière insidieuse mais efficace.

D'ailleurs, les querelles s'apaisent déjà alors que de nouveaux musiciens remplacent les précédents. Aux airs de Lully succèdent des ritournelles populaires qui, si elles déconcertent l'assemblée dans un premier temps, ne l'entraîne pas moins à danser. Pas de menuet au programme de sorte que la nuit fut plus courte que prévue. Difficile de s'agiter le ventre creux avec pour seul remontant un peu d'eau ! Même pas un petit chocolat ? Même pas un de petits hommes noirs, ces sauvages venus d'ailleurs, dont les femmes s'amuse avec ravissement ? C'est pourtant le dernier chic de la mode parisienne mais ici, c'est la province traditionnellement opposée au pouvoir et donc au Roi Soleil, même s'il en est seulement au début de son règne.

Après les échanges rituels de présents, le vieux d'Assézat accompagne ses invités jusqu'au portail réouvert pour l'occasion. Alors que les cochers des carrosses s'étonnent de voir leurs maîtres rentrer chez eux si tôt, le vieil



homme rit de ces salutations murmurées, de ces yeux baissés pudiquement sur la révolte intérieure et de ces paroles confuses assortissant chaque départ. Sur le trottoir, la longue table est toujours à sa place. La nappe blanche maintenant souillée de taches, flotte sous la caresse du vent d'Autan qui se lève. Pots et assiettes, plats et bouteilles sont totalement vides mais aucun n'est cassé. D'Assézat prend le temps de longer ce présentoir maintenant déserté. Un sourire satisfait éclaire son visage aux yeux moqueurs. Il ne s'inquiète pas de ceux qui viennent de le quitter. Ils reviendront, contraints et forcés. Tous lui doivent quelque chose.

Il finit par se coucher au petit matin, heureux d'avoir certainement illuminé cette nuit de la Nativité pour beaucoup de ces anonymes en les ayant nourri et abreuvé aux dépens d'une caste qu'il utilise sans l'apprécier.

Il a conscience d'avoir ainsi fait naître une légende, celle de Noël, qui se perpétuera au fil des siècles. Il ignore cependant que la mémoire populaire le transformera en un petit homme barbu vêtu de rouge même si elle était la couleur de son costume pour cette soirée.

Il aura rejoint ses ancêtres quand, plus tard, la tradition instaurera qu'il s'introduise dans les maisons par les cheminées. Il ignore enfin que cette fête deviendra non plus seulement celle des pauvres mais aussi celle des enfants à moins que son esprit...

*Aussonne, le 10 Décembre 2006,*

**© Gilbert MARQUES, 2006**